

## RÉCIT

Ouvre les premières pages du carnet et on les relit. Comme il semble loin, ce mercredi 2 septembre où le procès des attentats de janvier 2015 s'est ouvert devant la cour d'assises spéciale de Paris. Ou plutôt, comme il nous a emmenés loin, depuis. On ne savait pas, on ne pouvait pas savoir, il valait mieux ne pas savoir.

Ce mercredi 2 septembre donc, la préoccupation majeure était le masque. « *Le port du masque est obligatoire, y compris à la barre* », a annoncé le président Régis de Jorna. Il ne fallait pas prendre « *le risque* » que la salle d'audience « *devienne un cluster* ». « *Cluster* », « *risque* », les mots rendaient un son bizarre, désaccordé au lieu et à la tragédie qui allait y être jugée. Indignation des avocats : « *Vous n'allez tout de même pas interroger les accusés masqués ! Les règles sanitaires sont contraires aux droits de la défense !* » Offre de compromis du président : les accusés pourront, s'ils le souhaitent, retirer leur masque lors de leur interrogatoire. Nouvelle tempête d'avocats : « *La cour va-t-elle obliger les avocats à plaider masqués ? Ce n'est pas possible !* » Parapluie sanitaire du président : « *On va demander l'avis de l'Agence régionale de la santé.* » L'avis revient, masque pour tout le monde, tout le temps.

Dans le prétoire, les dessinateurs de presse se demandent à quoi vont ressembler les illustrations du « *procès historique* » tant annoncé avec tous ces morceaux de coton ou de tissu dévorant la moitié des visages. Les chroniqueurs s'inquiètent aussi. Oui, on avait alors ces petits soucis.

Les masques ne couvrent pas les yeux. Ils ne protègent pas des images qui s'affichent sur le grand écran de la salle d'audience. La salle de rédaction de *Charlie Hebdo*, le 7 janvier 2015. « *Les cavaliers* [les repères jaunes installés par la police sur les scènes de crime] avec les chiffres correspondent aux douilles. Ceux avec une lettre, à un corps », a prévenu le commissaire de la brigade criminelle Christian Deau. F, Bernard Maris. D, Elsa Cayat. H, Cabu. C, Wolinski. E, Honoré. B, Charb, etc. Tout était rouge, on a fermé les yeux. L'imprimerie de Michel Catalano, à Dammartin-en-Goële (Seine-et-Marne), le 8 janvier 2015, était elle aussi enva-

# Trois semaines au cœur du fra des attentats de janvier 2015

Blessés, policiers, familles et amis des morts se sont succédé à la barre de la cour d'assises spéciale de Paris qui juge les attentats depuis le 2 septembre. Leurs témoignages ont fait revivre l'effroi des attaques terroristes de « *Charlie Hebdo* », de Montrouge et de l'Hyper Cacher

hie de cavaliers. M  
fres. Autour de l'H  
Vincennes et dans  
beaucoup, beau  
Mais il y avait aus  
lettres. Et du roug

« **VOUS AVEZ LA P**  
Les masques n'an  
commencé à le co  
bre avec les survi  
s'est plus jamais ar  
Ce « *Vous avez la p*  
qui se présenter  
qu'il n'a jamais eu  
ces trois semaine  
l'on y a entendue  
tout, une fois qu'  
qu'elle n'existait. I  
d'avocats, plus d'a  
avait que la parole  
sait et nous empo

Avec Jérémie Ga  
de gardien du 10,  
où il serrait dans s  
de la maintenanc  
tellement atteint  
lachnikov des frèr  
le 7 janvier. Avec C  
fumer une cigare  
avec une kalachni  
posait sous la terr  
caux de *Charlie He*  
Angélique Le Co  
voyait le « juste av  
son bureau, Mus  
écran, sa souris d'  
riant avec ses inv



# Semaines dur du fracas tentats vri 2015

rs, familles  
rts se sont  
re de la  
péciale de  
es attentats  
tembre.  
âges ont  
froi  
terroristes  
ebdo», de  
de l'Hyper

hie de cavaliers. Mais il n'y avait que des chiffres. Autour de l'Hyper Cacher de la porte de Vincennes et dans ses rayons, il y avait encore beaucoup, beaucoup de cavaliers chiffrés. Mais il y avait aussi quatre cavaliers avec des lettres. Et du rouge.

## « VOUS AVEZ LA PAROLE »

Les masques n'arrêtent pas les mots. On a commencé à le comprendre mardi 8 septembre avec les survivants du 7 janvier, et ça ne s'est plus jamais arrêté jusqu'au 23 septembre. Ce « Vous avez la parole » adressé aux témoins qui se présentaient à la barre, il nous semble qu'il n'a jamais eu autant de sens que lors de ces trois semaines de procès. La parole que l'on y a entendue tenait toute seule. Et surtout, une fois qu'elle était prise, rien d'autre qu'elle n'existait. Il n'y avait plus de cour, plus d'avocats, plus d'accusés, plus de public, il n'y avait que la parole de celle ou celui qui déposait et nous emportait.

Avec Jérémy Ganz, on entrait dans la loge de gardien du 10, rue Nicolas-Appert, à Paris, où il serrait dans ses bras son ami et collègue de la maintenance, Frédéric Boisseau, mortellement atteint par la première balle de kalachnikov des frères Cherif et Saïd Kouachi, le 7 janvier. Avec Corinne Rey, on descendait fumer une cigarette, on remontait l'escalier avec une kalachnikov dans le dos et on composait sous la terreur le code d'entrée des locaux de Charlie Hebdo. Avec Sigolène Vinson, Angélique Le Corre et Cécile Thomas, on voyait le « juste avant » : Simon Fieschi assis à son bureau, Mustapha Ourrad devant son écran, sa souris d'ordinateur à la main, Cabu riant avec ses invités Michel Renaud et Gé-

rard Gaillard, qui lui avaient apporté un jambon, Tignous demandant un baiser pour la nouvelle année, Bernard Maris et Philippe Lançon commentant le dernier Houellebecq, Soumission, Cabu grignotant un gâteau marbré, Wolinski dessinant, Elsa Cayat éclatant de son rire tonitruant. Le « juste pendant » – une minute et quarante-neuf secondes – de folie meurtrière. Et le pire, pour chacun des survivants, le « juste après ». Avec Laurent Léger, on identifiait les morts, comme le lui avait demandé le policier.

Avec Alban Lebreton et Mathieu Bordes, on était plié en deux sous une pluie de verre dans leur véhicule de police faisant marche arrière à l'aveugle face aux taxis des Kouachi avant d'assister, impuissants, à l'exécution de leur collègue Ahmed Merabet sur le trottoir du boulevard Richard-Lenoir. Avec Romain D., on courait tranquillement le long de la coulée verte avant de s'effondrer au pied d'un pavillon, cinq balles dans le corps, en suppliant en vain son occupant d'ouvrir la porte. Avec Michel Catalano, on voyait entrer les frères Kouachi dans son immeuble, on entendait leurs pas dans l'escalier. Avec Lillian L., on retenait son souffle et on ressentait la douleur et la terreur d'être enfermés durant huit heures dans un placard sous l'escalier, les frères Kouachi juste à côté.

Avec Laurent J., le chef d'équipe de la voirie de Montrouge (Hauts-de-Seine), on agrippait le poignet d'Amedy Coulibaly et la crosse du fusil d'assaut avec lequel il avait d'abattre la policière municipale Chahine Jean-Philippe. Avec Zarie Sibony, on se cramponnait vivants pendant quatre heures sous la menace d'un Amedy Coulibaly sur le point de tirer le rideau métallique de l'Hyper Cacher, on enjambait ceux qu'il avait tués et on attendait les trop longues secondes pendant lesquelles le rideau finissait par se rétracter, l'assaut des policiers.

A l'écrivain Yannick Haenfler, qui tient la chronique quotidienne pour Charlie Hebdo, certains de ses amis ont confié « la légèreté brûlante » qu'ils ont éprouvée après leur déposition. Sans doute est-ce pour cela que chacun d'eux pesait plus lourd au fil des jours.

Mais on savait aussi que, même lesté, on restait sur le seuil. Que l'on attendait qu'entrevoir ce qu'ils avaient vu, qu'ils avaient une partie des ténèbres qui ne s'étaient pas levées. Elle était dans le silence et les regards qui brusque-

7

G

ER

VI

84

Placard de l'imprimerie de Michel Catalano, dans lequel s'est caché Lilian L., à Dammartin-en-Goële (Seine-et-Marne).

ment, submergeaient les mots. Dans le tremblement soudain qui agitait à la barre le corps de Laurent Sourisseau, dit Riss. Dans la fierté de Simon Fieschi, l'un des plus grièvement blessés de la tuerie du 7 janvier, refusant le siège qui lui était proposé et le mot de « respecté », « qui implique qu'on a échappé à ce qui s'est passé », se méfiant de celui de « victime », « il est exact mais il me déplaît. Il y a quelque chose de passif », et lui préférant celui de « survivant », conscient de « ses devoirs ».

#### UNE PARTIE DES TÉNÉBRES

Cette part d'intransmissible se lisait aussi dans les noms des absents de ce procès : Philippe Lançon, l'auteur du *Lambeau*; Eric Portheault, le directeur financier de Charlie qui, au dernier moment, a dû renoncer à témoigner. Dans le refus, la peur, l'impossibilité de certains des otages de l'Hyper Cacher, comme Andréa, l'autre caissière, de revivre le huis clos sanglant et les propos de haine qui leur avaient été imposés. Dans la supplication adressée par Lilian L. aux médias de le laisser retourner à l'anonymat.

On n'a pas toujours été fiers de notre métier de journaliste pendant ces trois semaines d'audience. « *L'aspect médiatique est peut-être mon plus grand traumatisme* », a dit Lilian L. qui se souvient d'avoir été accueilli par la lampe d'une caméra au domicile de ses parents où il venait reprendre ses esprits, le 9 janvier au soir. Le jeune graphiste de l'imprimerie n'a pas pardonné aux chaînes d'information en continu qui ont annoncé, après la libération de son patron Michel Catalano, que les Kouachi détenaient encore un otage alors qu'il se terrait sous son évier. Jérémie Ganz, lui, en veut aux médias d'avoir parlé pendant des heures « *des autres* » mais pas de son collègue Frédéric Boisseau, « *le premier tué, le dernier enterré* », sous prétexte qu'il était « *seulement de la maintenance* ». Fabrice Nicolino ne décolère pas contre les « *grands esprits qui fignolent des éditos pour défendre la liberté en Biélorussie mais s'en foutent qu'un journal vive en état de siège dans Paris* ». Les sœurs Merabet maudissent les chaînes de télévision qui, tous les mois de janvier depuis cinq ans, diffusent la vidéo de l'exécution de leur frère Ahmed. Même Christian Deau, l'impassible enquêteur de la brigade criminelle, n'a pas mâché ses mots pour dire combien les médias ont perturbé la gestion de la prise d'otages de l'Hyper Cacher en saturant

la ligne fixe du magasin et en retransmettant l'évolution de la situation en direct, sans imaginer qu'à l'intérieur, Amedy Coulibaly pouvait en tirer profit.

Il y a tant de choses dans les carnets. Ce mot, par exemple, « *culpabilité* ». Il revient souvent et, à chaque fois, ouvre sur des abîmes. Il est la double peine de ceux qui ont survécu au pire et des familles qui pleurent leurs morts. La force qu'il a fallu à la dessinatrice Coco pour prononcer la phrase que toute la salle guettait : « *Je me suis sentie coupable* » et le silence vertigineux qui a accueilli la suite : « *Ça a été très dur de traverser ça. J'aurais voulu qu'on me pose des questions. J'ai vécu un moment de solitude extrême et je crois que personne ne peut se mettre à ma place à ce moment-là.* » Les larmes de Zarie Sibony, lorsqu'elle a raconté combien elle s'en voulait d'avoir confondu les deux boutons de la porte et du rideau métallique et qu'à cinq secondes près, elle aurait pu empêcher Michel Saada d'entrer dans l'épicerie. Celles de Valérie Braham, hantée par le souvenir des reproches qu'elle a adressés à son mari parce qu'il avait oublié des choses sur la liste des courses et qu'il est retourné à l'épicerie.

#### « VICTIMES SANS BLESSURE APPARENTE »

Autre phrase, jetée un jour au milieu du prétoire : « *Je fais partie des victimes sans blessure apparente.* » Cécile Thomas, qui travaille toujours pour la maison d'édition de *Charlie Hebdo*, *Les Echappés*, répondait ainsi à une maladresse du président Régis de Jorna, lequel venait d'annoncer que la cour allait entendre « *les témoins qui n'ont pas été blessés dans l'attentat du 7 janvier* ». Les « sans blessure apparente » se réveillent presque toutes les nuits depuis cinq ans et demi, ne peuvent plus prendre les transports en commun, guettent le moindre bruit et pour beaucoup ont quitté Paris. Sigolène Vinson ne s'assoit plus dans un bistrot sans donner un coup de talon sous la banquettes pour vérifier s'il y a de la place pour se cacher. Gérard Gaillard se met en bout de rangée au théâtre pour pouvoir partir plus rapidement. Cécile Thomas sursaute quand une feuille d'arbre lui tombe sur l'épaule à l'automne, et ne peut s'empêcher de « *chercher dans un visage complètement banal les traits de la folie* ». La policière Géraldine Blanc, qui a assisté à la fusillade de la rue Nicolas-Appert, ne peut plus porter l'uniforme qui fait d'elle une cible. Noé-

LES MASQUES  
N'ARRÊTENT PAS  
LES MOTS. ON A  
COMMENCÉ À LE  
COMPRENDRE MARDI  
8 SEPTEMBRE AVEC  
LES SURVIVANTS DU  
7 JANVIER, ET ÇA NE  
S'EST PLUS JAMAIS  
ARRÊTÉ JUSQU'AU  
23 SEPTEMBRE

des deux boutons  
au métallique et qu'à  
aurait pu empêcher  
dans l'épicerie. Celles  
par le souvenir des  
essés à son mari parce  
choses sur la liste des  
onné à l'épicerie.

**LES MASQUES  
N'ARRÊTENT PAS  
LES MOTS. ON A  
COMMENCÉ À LE  
COMPRENDRE MARDI  
8 SEPTEMBRE AVEC  
LES SURVIVANTS DU  
7 JANVIER, ET ÇA NE  
S'EST PLUS JAMAIS  
ARRÊTÉ JUSQU'AU  
23 SEPTEMBRE**

**ASSURE APPARENTE**  
jour au milieu du pré-  
des victimes sans bles-  
e Thomas, qui travaille  
on d'édition de *Charlie*  
répondait ainsi à une  
ent Régis de Jorna, le-  
er que la cour allait en-  
ui n'ont pas été blessés  
nvier». Les «sans bles-  
veillent presque toutes  
ns et demi, ne peuvent  
sports en commun,  
ruit et pour beaucoup  
ène Vinson ne s'assoit  
ns donner un coup de  
te pour vérifier s'il y a  
her. Gérard Gaillard se  
e au théâtre pour pou-  
ement. Cécile Thomas  
uille d'arbre lui tombe  
ne, et ne peut s'empê-  
un visage complète-  
e la folie». La policière  
a assisté à la fusillade  
rt, ne peut plus porter  
elle une cible. Noé-

mie S., infirmière, a changé de service parce qu'elle ne supporte plus la vue du sang et craint qu'à l'hôpital, on s'en prenne à elle à cause du nom à consonance juive qu'elle porte sur sa blouse.

On retrouve aussi dans nos carnets tous ces moments d'audience, gouttes d'eau saisissantes ou cocasses échappées au flot des débats. Ces quelques secondes de musique classique diffusées à l'audience, la musique d'attente du Samu que Patrick Pelloux appelait depuis *Charlie Hebdo* tout en organisant fébrilement les premiers soins au milieu de l'horreur. Son décalage surréaliste: «*Veillez ne pas quitter, un assistant de la régulation médicale va vous répondre*», disait une douce voix préenregistrée par-dessus d'apaisants violons tandis qu'à l'autre bout du fil, celle de Patrick Pelloux, en transe, criait: «*Mettez-le là! Allongez-le là! Ça va aller mon Simon, ça va aller!*»

L'image de Riss, le corps plié en deux sur son banc, tout au long de la déposition de Coco et de Sigolène Vinson, ne se redressant qu'au moment où, dans leurs récits, les frères Kouachi étaient repartis. La douleur de la mère de Charb, Denise Charbonnier, quittant la salle d'audience après avoir entendu le président Régis de Jorna se tromper sur le prénom de son fils Stéphane.

Le témoignage de Gérard Gaillard et de son immense solitude, le soir du 7 janvier, au milieu des survivants de Charlie et de leurs proches accourus. «*Je ne connaissais personne.*» Il venait de perdre son «*ami de quarante ans*», Michel Renaud, dans la tuerie. L'un et

l'autre n'étaient que deux invités de passage, venus de Clermont-Ferrand pour assister à la conférence de rédaction. La solitude en miroir des compagnes et des épouses de ces victimes tombées dans l'oubli: Gala Renaud, qui s'accrochait à la barre et parlait, parlait, ne voulait pas s'arrêter de parler du mari qu'elle aimait, tandis qu'on s'impatientait égoïstement de voir lui succéder l'épouse de Tignoux ou la fille d'Honoré. Catherine Gervasoni, venue témoigner du coup de foudre de sa rencontre avec Frédéric Boisseau, dans un train, dix-sept ans plus tôt et du bonheur qui les unissaient depuis, «*pour qu'on sache que c'est quelqu'un de bien et qu'il ne mérite pas d'être passé sous silence.*»

**LE PIRE ET LE DRÔLE**

On emporte encore le frisson de Michel Catalano lorsqu'il apprend après coup qu'au moment où il faisait face aux frères Kouachi dans son imprimerie, des messages «*Je suis Charlie*» arrivaient sur le fax de son bureau. «*S'ils étaient tombés là-dessus, ils auraient pu s'énerver.*» La prévenance de Claire Naturkrejt qui, quelques secondes après s'être échappée de la prise d'otages de l'Hyper Cacher, répondait calmement à l'appel de sa mère de 85 ans au milieu du fracas et des sirènes de police. «*Mais qu'est-ce qui se passe chez toi?*», lui demandait la vieille dame assise devant son poste de télévision en Belgique. «*Tout va bien, ne t'inquiète pas*», l'avait-elle rassurée. «*Mais qu'est-ce qu'il y a comme bruit autour de toi!*», s'étonnait la mère. «*Bah oui, c'est dans mon secteur que ça se passe, donc il y a beaucoup de monde*», lui a répondu sa fille. «*Et donc ma mère est décédée en ne sachant jamais que j'avais failli mourir.*»

On aurait voulu s'épargner, au beau milieu de tout cela, les questions alambiquées, souvent confuses, du président Régis de Jorna. On a déjà effacé les mots vides de sens à force d'être usés de la maire de Paris, Anne Hidalgo venue témoigner à la demande de plusieurs associations et contre la volonté de la défense et de la majorité des parties civiles: «*Je suis Charlie, je l'ai toujours été*», «*Je suis préoccupée par la montée de l'antisémitisme depuis le meurtre d'Ilan Halimi*», «*Il faut respecter la liberté d'expression*», «*La République, c'est l'universalisme, c'est cela qu'il faut reconquérir*».

Mais on n'est pas près d'oublier la grâce de Sigolène Vinson, mêlant dans un même souffle le pire et le drôle, comme pour nous préserver: «*J'ai vu les corps d'Honoré et de Bernard Maris emmêlés. Maris, ce jour-là, portait un costume pied-de-poule que j'aimais pas, je trouvais que la veste et le pantalon, ça faisait trop de pied-de-poule pour un seul homme. J'ai vu des éclats d'os, c'étaient des paillettes partout qui brillaient. Et de la matière que j'ai identifiée comme de la cervelle. Quelques instants avant, c'était de la générosité, de l'intelligence, de l'humanisme.*»

Ni l'image de ces six adultes, réfugiés dans la chambre froide au sous-sol de l'Hyper Cacher, avec un bébé de 10 mois qu'il fallait à tout prix empêcher de pleurer parce que Zairie Sibony avait convaincu Amedy Coulibaly que tous les otages étaient remontés au rez-de-chaussée. «*On lui donne tout ce qu'on a sous la main, s'est souvenue Noémie S.. On lui donne nos clés, mais ça fait du bruit. On lui donne des papiers. Il est d'un calme incroyable, d'une patience extrême. On essaie de sourire pour pas qu'il s'inquiète. Qu'il ne pleure pas, c'est notre priorité pendant ces quatre heures.*» Il ne faut pas trop secouer nos carnets, ils sont pleins de larmes. ■

PASCALLE ROBERT-DIARD  
ET HENRI SECKEL

